

Préface

Philippe BESSON

Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Neoma, en ce temps-là, s'appelait Sup de Co Rouen mais trônait déjà en haut d'une colline, à laquelle on accédait par l'allée du fond du val, à Mont-Saint-Aignan. Je débarquais de mon Sud-Ouest natal et la Normandie m'apparaissait alors comme une terre étrangère, presque le début de l'Angleterre. Mais j'étais heureux de me trouver là, parce qu'il avait fallu cravacher pour y arriver, et parce qu'on pouvait avoir confiance en l'avenir, à une époque – le milieu des années 1980 – où l'avenir ne paraissait pas si rose. J'allais découvrir un monde étrange, peuplé de filles aux jambes longues et de garçons impeccables le jour, intenable le soir venu. Des matières nouvelles, qui portaient parfois des patronymes anglais ou des titres compliqués. Des professeurs éminents et d'autres transgressifs. Une ambiance décontractée parce que nous avions envie de nous tenir du côté de la légèreté et de l'insouciance. Nous avions vingt ans et nous avons compris que ça ne nous arriverait pas deux fois.

Et puis, un jour, il y a eu un diplôme et la vie sérieuse nous a rattrapés. Nous avons rejoint la capitale ou des pays lointains. J'ai passé les douze années qui ont suivi mon départ de Rouen à exercer des responsabilités (c'est comme ça qu'on disait, c'est comme ça qu'on dit encore, je crois) dans des entreprises diverses, dans des contrées diverses. Et je n'en ai pas été malheureux. Et puis,

12 Et pourtant j'ai fait une école de commerce !

un jour, alors que je me trouvais à Montréal, pour mon travail, j'ai commencé à écrire un livre (le besoin enfantin d'inventer des histoires venait de me rattraper). Et j'ai deviné instantanément que mon existence venait de basculer. Il ne m'a fallu que quelques mois pour abandonner ce qui ressemblait à une carrière, avec des échelons à gravir, des caps à franchir, des réussites possibles, des échecs inévitables, pour devenir une sorte de saltimbanque. Je n'étais pas sûr qu'on pouvait vivre de sa plume mais je savais que je ne voulais pas faire autre chose qu'essayer.

Oui, j'ai envoyé valdinguer les espoirs de mes parents, la promesse de lendemains qui chantent, un sentiment de sécurité. J'ai dévié de la ligne droite et rassurante pour emprunter un chemin sinueux et hasardeux. Je me suis délesté de ce qu'on m'avait appris pour sauter dans l'inconnu. Je l'ai fait par nécessité et avec pas mal d'inconscience. Je ne mesurais pas l'ampleur de la métamorphose qui allait s'accomplir. Si je l'avais mesurée, aurais-je finalement reculé ?

Voilà vingt ans que j'écris. Et jamais je n'ai regretté la décision radicale que j'ai prise. L'écriture me remplit, me comble. Elle est mon identité, ce qui me définit le mieux. Auparavant, je me définissais par ce que je faisais. Faire ou être : c'est là que réside peut-être la différence fondamentale.

Pour autant, je n'ai pas renié mon passé. Quand on m'interroge, je dis d'où je viens, par quoi je suis passé, sans hésitation, sans honte. Je sais que d'aucuns me préféreraient vierge, ne comprennent pas ce moment de ma vie, ils voudraient que les écrivains soient des êtres éthérés, s'éclairant à la bougie, et faisant crisser la plume dans une tour d'ivoire. Non, j'appartiens au monde réel. Aujourd'hui comme hier.

Plus encore, j'ai acquis la conviction qu'au fond, ces années d'avant le basculement ont été nécessaires au basculement. Et que, dans mon rapport aux autres, subsiste quelque chose de ce que j'ai vécu entre vingt et trente ans. On le sait mais il n'est pas inutile de le rappeler : chaque homme est toujours, toujours, la somme de toutes ses expériences.